

LE DANGER DES BANDES MOBILES



Rouleau. — Mon cher monsieur Rouleau, un petit renseignement s'il vous plaît ? Comment se fait-il que fumant tous les deux les mêmes cigares, "Nectar," les vôtres parfument l'appartement et les miens l'empesent ?

J'exige pourtant sur tous ceux que j'achète la petite bande rouge et or.

Rouleau. — Pauvre monsieur Rouleau, vous ne savez donc pas que devant la contrefaçon facile à opérer en revêtant de leur marque des cigares de qualité inférieure, les fabricants l'ont supprimée et remplacée par l'empreinte sur le corps du cigare même du mot "Nectar" ?

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

X

KAYETTE

(Suite).

Presque aussitôt, M. Cascabel et Jean, munis chacun d'un fusil, Sandre et Clou, armés l'un et l'autre d'un revolver, quittaient la *Belle-Roulotte*, que Cornélia et les deux chiens devaient garder jusqu'à leur retour.

Ils suivirent, pendant cinq à six minutes, la lisière du bois. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour prêter l'oreille : nul bruit ne troublait le calme de la forêt. Ils étaient certains pourtant que les cris étaient venus de cette direction et d'une distance assez rapprochée.

"A moins que nous n'ayons été les jouets d'une illusion ? fit observer M. Cascabel.

— Non, père, répondit Jean, ce n'est pas possible ! Ah ! entends-tu ?"

Cette fois, ce fut bien un appel, — non plus un appel fait par une voix d'homme, comme l'avait été le premier, mais par une voix de femme ou d'enfant.

La nuit était très obscure, et, sous l'ombre des arbres, on ne voyait rien au delà de quelques mètres. Clou avait bien proposé de prendre un des fanux de la voiture ; mais M. Cascabel s'y était opposé par prudence. Et, en somme, mieux valait ne point être aperçus pendant le trajet.

D'ailleurs les appels redoublaient, ils devenaient assez distincts pour qu'il fût facile de se guider en relevant leur direction. Il devait même croire qu'il n'y aurait pas lieu de s'engager dans les profondeurs du bois.

En effet, cinq minutes après, M. Cascabel, Jean, Sandre et Clou étaient arrivés à l'entrée d'une petite clairière. Là deux hommes gisaient sur le sol. Une femme, agenouillée près de l'un d'eux, lui soutenait la tête entre ses bras.

C'était cette femme dont les cris avaient été entendus en dernier lieu, et, dans le langage chinouk que comprenait quelque peu M. Cascabel, elle s'écria :

"Venez ! Venez ! Ils les ont tués !"

Jean s'approcha de cette femme effarée, cou-

verte du sang échappé de la poitrine de ce malheureux qu'elle essayait de rappeler à la vie.

"Celui-ci respire encore ! dit Jean.

— Et l'autre ? demanda M. Cascabel.

— L'autre, je ne sais ! répondit Sandre.

M. Cascabel vint écouter si les battements du cœur et le souffle des lèvres décelaient du moins un reste de vie chez cet homme.

"Il est bien mort !" dit-il.

Il l'était, en effet, ayant eu la tempe traversée d'une balle qui l'avait foudroyé.

Maintenant, quelle était cette femme, dont le langage indiquait l'origine indienne ? Était-elle jeune ou vieille ? on ne pouvait le voir dans l'obscurité, sous le capuchon qui se rabattait sur sa tête. Mais cela, on l'apprendrait plus tard ; elle dirait d'où elle venait, et aussi dans quelles conditions ce double meurtre avait été commis. Le plus urgent, c'était de transporter au campement l'homme qui respirait encore, et de lui donner des soins dont la promptitude le sauverait peut-être. Quant au cadavre de son compagnon, on reviendrait le lendemain lui rendre les derniers devoirs.

M. Cascabel, aidé de Jean, souleva le blessé par les épaules, tandis que Sandre et Clou le prenaient par les pieds. Puis, se retournant vers la femme :

"Suivez-nous," dit-il.

Et celle-ci, sans hésiter, se mit à marcher près du corps, étanchant avec un morceau d'étoffe, le sang qui coulait toujours de sa poitrine.

On ne put aller rapidement. L'homme était lourd, et il fallait surtout prendre garde à lui éviter des secousses. C'était un vivant que M. Cascabel voulait ramener au campement de la *Belle-Roulotte*, non un mort.

Enfin, au bout de vingt minutes, tous y arrivèrent, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

Cornélia et la petite Napoléone, pensant qu'ils pouvaient avoir été victimes d'une agression, les attendaient dans de mortelles inquiétudes.

"Vite, Cornélia, s'écria M. Cascabel, de l'eau, du linge, et tout ce qu'il faut pour arrêter une hémorragie, ou ce malheureux va passer dans une syncope !

— Bon ! bon ! répondit Cornélia. Tu sais que je m'y entends, César ! Pas tant de paroles, et laisse-moi faire !"

En effet, elle s'y entendait, Cornélia, ayant eu plus d'une blessure à soigner pendant l'exercice de la profession.

Clou étendit dans le premier compartiment, un matelas sur lequel le corps fut placé la tête légèrement surélevée par un traversin. A la clarté de la lampe du plafond, on put alors voir son visage déjà décoloré par les affres d'une mort prochaine, et, en même temps, celui de l'Indienne qui s'était agenouillée près de lui.

C'était une jeune fille, elle ne paraissait pas avoir plus de quinze à seize ans.

"Quelle est cette enfant ? demanda Cornélia.

— Celle dont nous avons entendu les cris, répondit Jean, et qui se trouvait près du blessé !"

Celui-ci était un homme de quarante-cinq ans environ, la barbe et les cheveux grisonnants, le corps fortement constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie sympathique, et dont le caractère énergique apparaissait, malgré la pâleur de sa face et bien que l'on ne pût rien voir de son regard sous ses paupières fermées. De temps à autre, un soupir s'échappait de ses lèvres ; mais il ne prononçait pas une parole qui permit de reconnaître à quelle nationalité il appartenait.

Lorsque sa poitrine eut été mise à nu, Cornélia put constater qu'elle était trouée d'un coup de poignard entre la troisième et la quatrième côte. Cette blessure était-elle mortelle ? Seul un médecin eût pu juger. Ce qui ne semblait pas douteux, c'est qu'elle était très grave.

Cependant, puisque l'intervention d'un médecin était impossible dans les conditions où l'on se trouvait, il fallait bien s'en tenir aux soins que pourrait donner Cornélia, et aux remèdes contenus dans la petite pharmacie de voyage.

C'est ce qui fut fait, et de manière à arrêter une hémorragie qui aurait pu entraîner très promptement la mort. On verrait plus tard si, dans cet état de prostration absolue, il serait pos-

sible ou non de transporter cet homme à la plus prochaine bourgade. Et, cette fois, M. Cascabel ne s'inquiéterait pas qu'elle fût ou non anglo-colombienne.

Après avoir soigneusement lavé l'orifice de la plaie à l'eau fraîche, Cornélia y posa des compresses imbibées d'arnica. Ce pansement suffit pour arrêter le sang dont le blessé avait tant perdu depuis le moment du meurtre jusqu'à son arrivée au campement.

"Et, maintenant, Cornélia, demanda M. Cascabel, que pouvons-nous faire ?

— Nous allons déposer ce malheureux sur notre lit, répondit Cornélia, et je le veillerai, afin de renouveler les compresses quand il le faudra !

— Nous le veillerons tous ! répondit Jean. Est-ce que nous pourrions dormir ? Et puis, il faut nous tenir sur nos gardes !... Il y a des assassins aux environs !"

M. Cascabel, Jean et Clou prirent l'homme et le placèrent sur le lit, dans le dernier compartiment.

Et tandis que Cornélia restait à son chevet, guettant une parole qui ne se fit pas entendre, la jeune Indienne, dont M. Cascabel parvenait à interpréter le dialecte chinouk, raconta son histoire.

Elle était bien de race indigène, de l'une des races autochtones de l'Alaska. Dans cette province, au nord et au sud du grand fleuve Youcon qui l'arrose de l'est à l'ouest, on rencontre des tribus nombreuses, nomades ou sédentaires, entre autres, les Co-Youkons, qui forment la principale et la plus sauvage peut-être, puis des Newicargouts, des Tananas, des Kotcho-à-Koutchins, et aussi, plus particulièrement vers l'embouchure du fleuve, des Pastoliks, des Haveacks, des Prinskes, des Melomutes et des Indigélètes.

C'était à cette dernière tribu qu'appartenait la jeune Indienne, qui s'appelait Kayette.

Kayette n'avait plus ni père ni mère, plus personne de sa famille. Et, non seulement ce sont les familles qui finissent par disparaître ainsi, mais des tribus entières, dont on ne trouve plus trace sur le territoire alaskien.

Telle celle des Gens du Milieu, qui résidait jadis au nord du Youcon.

Kayette, restée seule sans parents, avait pris direction vers le sud, au milieu de ces contrées qu'elle connaissait pour les avoir nombre de fois parcourues avec les indiens nomades. Son projet était de se rendre à Sitka, la capitale, où elle comptait entrer au service de quelque fonctionnaire russe. Et, certes, on l'eût acceptée, rien que sur sa mine honnête, douce, prévenante. Elle était fort jolie, ayant la peau à peine bistecée, des yeux noirs à longs cils, une abondante chevelure brune, retenue sous un capuchon de fourrure qui lui enveloppait la tête.

De taille moyenne, elle paraissait gracieuse et souple, malgré sa huppelande.

On le sait, chez ces races indiennes du Nord-Amérique, garçons et fillettes, au caractère vif et joyeux, se forment vite. A dix ans, les garçons se servent adroitement du fusil et de hache. A quinze ans, les filles se marient, et, même si jeunes, font d'excellentes mères de famille. Kayette était donc plus sérieuse, plus résolue aussi, que ne le comportait son âge, et ce long voyage qu'elle venait d'entreprendre prouvait bien l'énergie de son caractère. Depuis un mois déjà, elle s'était mise en route, en descendant vers le sud ouest de l'Alaska, et elle avait atteint cette étroite bande limitrophe des îles, où est située la capitale, lorsque, longeant la lisière de la forêt, elle avait entendu deux détonations, puis des cris désespérés, à quelques centaines de pas.

C'étaient les mêmes cris qui étaient parvenus jusqu'au campement de la *Belle-Roulotte*.

Aussitôt, Kayette s'était courageusement lancée vers la lisière du bois.

Et, sans doute, son approche avait dû donner l'alarme, car c'est à peine si elle avait pu entrevoir deux hommes qui s'enfuyaient à travers les fourrés. Mais, évidemment, ces misérables n'auraient pas tardé à s'apercevoir qu'ils avaient pris peur d'une enfant ; et, en effet, ils revenaient déjà vers la clairière pour dépouiller leurs victimes quand l'arrivée de M. Cascabel et des siens les avait effrayés — sérieusement, cette fois.